

LA PREMIÈRE SÉPULTURE, UNE DATE PEUT-ÊTRE CAPITALE DE L'HISTOIRE DU LANGAGE

Robert LAUNAY (Toul)

Autre chose est réfléchir, autre chose parler. De toute évidence l'animal réfléchit plus ou moins ; il élabore une décision et une conduite mais il ne parle pas.

A quel seuil de la réflexion apparaît, avec l'homme, le langage ? « L'Hominisation, écrit J. Piveteau, ne fut point un phénomène instantané. (...) La réflexion a dû comporter bien des degrés ¹. »

Mais à quel degré, à quel seuil de la réflexion animale, apparaît la réflexion humaine ?

Cette question s'impose. On ne saurait attribuer autrement son sens total à cette affirmation du même auteur ² : « Le véritable problème n'est pas celui de l'origine absolue du langage, mais de *l'hominisation du langage animal*. » De même : le véritable problème n'est pas celui de l'origine absolue de la réflexion mais de l'hominisation de la réflexion animale.

Comment caractériser paléontologiquement la réflexion devenue humaine pour saisir qu'elle ne peut pas ne pas produire le langage ? La question ne se pose pas pour P. Teilhard de Chardin : que nous commençons de le reconnaître seulement dans le pithécantrophe ou dans le sinanthrope « déjà certainement *il* (l'homme) *parle* » ³.

Or, au nom de quel principe l'auteur peut-il supposer que parle l'homme d'alors, sinon de ce qu'il est déjà essentiellement un homme. C'est une pétition de principe.

Le R. P. Bergounioux ⁴ est sensiblement du même avis : il lie étroitement le langage à ce qu'il appelle aussi la réflexion. Or, le psychisme du « non-homme » encore (p. 37) devenant celui d'un homme par une « ultime mutation » (p. 37), toutes les conséquences en découlent : la

¹ *L'Origine de l'homme*, Hachette, 1962, p. 53.

² *Ibid.*, p. 54.

³ TEILHARD DE CHARDIN, *Le Phénomène humain*, Le Seuil, 1955, p. 205.

⁴ R. P. BERGOUNIOUX, *La Préhistoire et ses problèmes*, Fayard, 1958,

pensée, la mémoire, *le langage*, l'inquiétude métaphysique elle-même. « Dès lors, nous apparaît comme insoutenable cette division entre faber et sapiens (p. 38) », distinction qu'efface non moins facilement P. Teilhard de Chardin à propos du sinanthrope à la fois faber et sapiens ¹ !

Nous ne nions pas que l'homme vrai doive, *ipso facto*, parler ; mais c'est un problème de savoir quand justement l'homme apparaît, quand dans la préhistoire, l'homme devient un homme.

« Demander quand et comment l'homme a commencé à parler, disait Cournot, c'est demander quand et comment l'homme a commencé d'être homme. » Si d'une manière autre que « par principe », on pouvait établir que le sinanthrope ne parlait pas, alors il faudrait en conclure qu'il n'était pas encore un homme.

Ce n'est pas du tout la démarche de la plupart des paléontologues qui croient pouvoir affirmer que l'intelligence humaine capable donc de parole est inscrite dans les faits, c'est-à-dire, dans *l'instrument artificiel* fossile.

Or, l'outil est-il sinon la marque nécessaire, du moins la marque suffisante d'une intelligence proprement humaine capable, *ipso facto*, du langage ? Ou doit-on se demander, comme le suggère quelque peu A. Leroi Gourhan « si les techniques sont vraiment de nature intellectuelle » ², et si l'Australanthrope paraissant « avoir possédé ses outils comme des griffes » ³, il n'est pas téméraire d'affirmer que cela entraîne ou que cela suppose qu'il parle ?

« Le paléontologiste ne peut prétendre, écrit J. Piveteau, avec les seules données de la science, résoudre le problème de l'origine du langage mais seulement préciser les conditions d'une étude d'approche. La possibilité du langage dépend d'un certain nombre de structures anatomiques et de conditions physiologiques particulières » ⁴ (ce qu'analyse d'une manière très poussée L. Gourhan ⁵) ; mais il ajoute : « Les unes et les autres se trouvent à peu près complètement réalisées chez les grands singes, qui pourtant ne parlent pas. » « Le véritable langage ne prit naissance qu'à partir du moment où s'éveilla la conscience du signe en tant que tel. » Celle-ci ne pouvant, il semble, apparaître qu'à l'heure d'une véritable mutation mentale.

« Quelles qu'aient été les circonstances de son apparition dans l'échelle de la vie animale, écrit Lévi-Strauss, le langage n'a pu naître que tout d'un coup. *Les choses* n'ont pas pu se mettre *progressivement* à signifier ⁶. » Reste à savoir si c'est en même temps que l'outil. L'apparition de l'outil serait-elle en effet le seul événement qui signale la présence de l'homme

¹ TEILHARD DE CHARDIN, *L'Apparition de l'homme*, Le Seuil, 1956, p. 145.

² LEROI GOURHAN, *Le Geste et la parole*, Albin Michel, t. I, p. 152.

³ *Ibid.*, p. 151.

⁴ PIVETEAU, *op. cit.*, p. 54.

⁵ LEROI GOURHAN, *op. cit.*, particulièrement pp. 101 à 128.

⁶ *Anthropologie et Sociologie*, Marcel MAUSS, Introduction, p. XLVII.

et de l'homme parlant ou n'aurions-nous pas à tenir compte davantage d'un autre ?

« Au moment où émergent des possibilités cérébrales nouvelles, les techniques s'enlèvent dans un mouvement *ascensionnel foudroyant* ¹. » Sans chercher à comprendre avec A. Leroi Gourhan pourquoi le « déverrouillage préfrontal » en serait la cause déterminante, comment ne pas se demander si cette ascension foudroyante (paléolithique supérieur) contemporaine de « l'importance prise par la société, par rapport à l'espèce » ² n'est pas le fait de la naissance d'un langage si différent du langage précédent qu'il ne faille pas voir ici peut-être tout simplement la naissance du langage proprement humain ?

« A la suite d'une transformation dont l'étude ne relève pas des sciences sociales, écrit fortement M. Lévi Strauss, (...) mais de la biologie et de la psychologie, un passage s'est effectué d'un stade où rien n'avait un sens à un autre où tout en possédait », était susceptible d'en posséder au gré de l'expérience, c'est-à-dire, d'être désigné sinon signifié, d'être *dénommé*.

Cela nous paraît une erreur grave que tout nom connotât un concept et en naquît, mais pas plus grave que de croire qu'il naquît de l'outil, de la conscience d'objet comme outil : L'homme n'a pas seulement sa façon à lui, tranchant totalement sur celle du singe le plus astucieux (chimpanzé), de comprendre et de manipuler mais sa façon, à lui, de *voir*. Et comment n'aurait-il pas commencé par voir d'une certaine façon, les *choses*, pour avoir envie d'en *parler* ?

Nous avons vu plus haut la différence que suggère et qu'observe A. Leroi Gourhan entre l'intellectuel et le technique. Cette différence ne marquerait-elle pas l'abîme qui sépare une certaine forme sans doute évoluée du langage encore animal (préhominien) du langage de l'homme vrai ? Déjà Bergson avait remarqué « c'est l'herbe en général qui intéresse l'herbivore ». Pourquoi n'existerait-il pas une forme plus haute, mais préabstraite encore, de la vision des choses, qui serait celle de l'objet comme outil, c'est-à-dire à potentialité quelconque, non engagé dans une situation vécue dans l'immédiat mais déjà dégagé d'elle sans pour autant être vision du réel — ce serait l'outil en général qui aurait intéressé le préhominien —, une façon de se voir des outils, sans doute, mais comme on se verrait « des griffes » ³. La grande révélation — choc dont il ne paraît pas du tout nécessaire que l'homo faber, de l'Australanthrope au Sinanthrope, ait été frappé, c'est la *révélation de la réalité comme telle*. Aussi bien a-t-il fallu quelque génie de la préhistoire pour voir ainsi les choses et d'abord certaines choses et les faire voir, après, à un petit groupe de « disciples » ou simplement de compagnons plus avisés que les

¹ LEROI GOURHAN, *op. cit.*, p. 152.

² *Ibid.*, p. 187.

³ Cf. *Ibid.*, p. 151.

autres ; a-t-il fallu aussi une expérience exceptionnelle, une expérience de l'exceptionnel pour qu'ait lieu cette révélation, que soit pratiquée cette ouverture au monde qu'on appelle de nos jours, le plus souvent hors de propos, la *vision concrète* avant laquelle il n'y a pas de réalité pour l'homme, ni d'idée « abstraite » évidemment.

Or, précisément, il paraît y avoir trace d'une expérience exceptionnelle, la deuxième de la préhistoire de l'homme après l'outil, c'est la *sépulture*. M. Leroi Gourhan après avoir distingué « le non-strictement-technique du technique », « l'intellectuel du technique »¹ et avoir souligné « le mouvement ascensionnel foudroyant des techniques » à mesure que la technicité se coulait « dans le moule de l'homo sapiens » souligne, dans un ouvrage d'inspiration de prime abord très différente, l'apparition « de pratiques non orientées vers les techniques de la vie matérielle », « d'un comportement qui dépasse la *vie végétative* »².

Le rapprochement nous a paru saisissant entre ces oppositions : le technique *et* l'intellectuel, le pratico-technico-végétatif *et* le « religieux », compte tenu de l'assimilation du psychisme néanderthalien à celui de l'homo sapiens par communauté d'origine³.

« Stade intellectuel » (Leroi Gourhan), pour nous : stade de la vision du réel *et* stade de la « religiosité »⁴ ne seraient alors que deux aspects d'une même mutation.

Plus étonnant que le comportement du Zinjanthrope percutant les galets pour en utiliser le tranchant, celui du Néanderthalien enterrant ses morts, s'avisant donc d'un coup — contre toute vraisemblance — que l'homme ne meurt pas, ou a une manière de ne pas mourir ; non parce que cette lueur de religiosité, plus que l'outil, prouverait l'homme mais parce que cela ne peut avoir lieu sans qu'il parle.

C'est que la vision objective qu'on ne rencontre pas chez l'animal et dont les conditions et caractères ont été étudiés par les psychologues⁵, loin de requérir une pensée abstraite (objectif, ce qui est constaté de général par l'homme en général) n'implique⁶ qu'une conscience pré-abstraite bornée à la représentation de fins biologiques, fait d'un être encore enfermé dans une manière de « *vie végétative* »⁷.

Autre chose objectiver, autre chose « réaliser ».

En la première sépulture est impliquée une expérience nouvelle, celle d'abord peut-être à propos du mort et en lui, de l'*extraordinaire et de l'invisible*, par laquelle l'homme sort brusquement de l'étonnement muet, proprement animal. La mort se met brusquement à signifier ; le

¹ LEROI GOURHAN, p. 152.

² *Ibid.*, *Les Religions de la préhistoire*, Paris, P.U.F., 1964, p. 143.

³ Cf. PIVETEAU, *op. cit.*, p. 99.

⁴ Cf. LEROI GOURHAN, *Les Religions de la préhistoire*, p. 143.

⁵ Notamment BUYTENDIJK, PIAGET.

⁶ Cf. *supra*, à propos d'une citation de BERGSON.

⁷ LEROI GOURHAN, *op. cit.*, p. 143.

mort à acquérir une profondeur, une autre dimension ; le « prénaturel » à se revêtir et à se structurer de mystère. C'est « l'expérience du numinosum », « qualité d'un objet visible, influence d'un objet invisible »¹ ; puissance des choses et des êtres². Les choses se mettent peu à peu à surgir, parce que riches subitement en leur *singulier* de propriétés innombrables, toutes présentes et offertes à la fois, et seulement alors à se concrétiser, à être cela dont on peut *parler*, qu'on ne peut pas ne pas *nommer*. Car c'est justement cela être *concret* et réel, c'est être caché, se révéler *indéfiniment surprenant*. Cette concrétisation du réel étant, devient seulement possible la pensée abstraite, héritière du nom.

« Parmi les choses pourvues de puissance, la première place revient à l'outil³. »

Combien plus extraordinaire cette capacité soudaine d'imaginer ce qui est hors d'atteinte, jusque dans l'outil lui-même, que d'« inventer » l'outil primitif, et quelle relance pour la découverte technique future⁴ (néolithique) à base de curiosité d'un caché insondable dont on aura l'idée de se rendre maître, d'abord dans la magie si profondément magie du Nom, puis dans la technique du deuxième âge.

¹ C. G. JUNG, *Psychologie et religion*, Paris, Buchet-Chastel, Correa, 1958, pp. 17 et 19.

² Cf. G. VAN DER LEEUW, *La Religion dans son essence et ses manifestations*, Payot, 1948, p. 24.

³ Selon V. DER LEEUW, *op. cit.*, p. 24.

⁴ LEROI GOURHAN, *op. cit.*, *L'Ascension prométhéenne*, p. 245.